

## Note préliminaire sur le problème du texte

[1] [1] Dans l'état actuel des études marcopoliennes et dans le climat culturel où nous vivons, une édition de Marco Polo doit encore satisfaire à deux exigences fondamentales.

[2] Il faut, en premier lieu, qu'aucun soupçon ne puisse s'élever chez le lecteur quant à l'authenticité du texte qu'on lui fournit. Il faut, en second lieu, que le lecteur soit mis en mesure de comprendre et de goûter l'ouvrage de Marco Polo comme il est temps désormais qu'on le comprenne et qu'on le goûte. Non plus seulement comme un amas de notes, toujours intéressantes, sur le continent asiatique; non plus seulement comme un document, souvent précieux, pour les historiens de la géographie; non plus seulement comme un fructueux champ d'études, comme un beau prétexte à de savantes divagations sur le Moyen Âge et sur l'Orient; mais comme un *livre*: un des livres les plus beaux que nous ait légués le Moyen Âge latin, un livre où s'est synthétisée une expérience immense et où s'est exprimée une personnalité exceptionnelle.

[3] Comme dans beaucoup d'autres cas, dans le cas de Marco Polo, établissement d'un texte sûr et interprétation profonde de l'œuvre ont besoin de rester inséparables, simples aspects, ou, si vous préférez, simples moments, d'une seule et unique recherche. Mais il est naturel, il est même indispensable, qu'on en fasse, dans la pratique, deux problèmes distincts. Sur chacun de ces deux problèmes, tout nouvel éditeur de Marco Polo est tenu d'avoir des idées bien précises, dûment fondées, et de ne pas les laisser ignorer à ses lecteurs. Sur le premier surtout.

[4] Il y a donc un problème du texte marcopolien.

[5] On décore du nom du grand voyageur vénitien les textes les plus dissemblables. Vous n'avez qu'à comparer entre eux les deux derniers *Marco Polo* qui ont paru en France: l'un à la librairie C. Klincksieck, en avril 1954, et l'autre chez l'éditeur Albin Michel au mois de mai de la même année. Ils diffèrent du tout au tout, aussi bien par le contenu que par la forme. Je me permets d'ajouter, pour mon compte, une chose plus grave. Dans aucun d'eux, Marco Polo, s'il revenait, ne reconnaîtrait son ouvrage. Il en est de même pour les différents *Marco Polo* qu'on a tout récemment fait

5 1954 è lapsus di Benedetto per 1955; le due edizioni citate sono *Hambis* (1955) e *T'serstevens* (1955).

paraître dans la patrie même de Marco, en Italie, pour fêter, a-t-on dit, le septième centenaire de sa naissance. Il y a, entre eux aussi, une dissemblance radicale. Ils présentent, eux aussi, si on les compare à ce qu'on peut aujourd'hui considérer comme le vrai texte, l'écart le plus effrayant.

[2] [6] Dans cette apparition simultanée, aujourd'hui encore, de tant de *Marco Polo* si peu d'accord entre eux, si peu d'accord, de surcroît, avec le nom glorieux dont se pare leur frontispice, c'est toute l'histoire du texte de Marco à travers les siècles qu'on peut voir comme résumée: résumée dans ce qu'elle a eu de fortuit et de cahotique. Ces *Marco Polo* déconcertants qui continuent de paraître font voir à quels risques on s'expose quand on ignore tout de cette histoire ou quand on est incapable d'en tirer les conclusions légitimes. Ils constituent en quelque sorte une démonstration par l'absurde de la nécessité imprescriptible que je viens d'affirmer, pour tout nouvel éditeur de Marco Polo, de ne pas oublier qu'il y a un problème du texte mocoplien. Ils peuvent me servir d'excuse si je place ici, au seuil même du livre, au plus bel endroit, les quelques pages que j'ai cru devoir consacrer à ce problème.

[7] C'est qu'il s'agit d'une question trop importante, d'une question essentielle. Il est bon qu'on sache tout de suite sur quelles raisons je me fonde pour parler de *vrai texte*, pour prétendre, en d'autres termes, que le seul texte authentique est celui que je donne dans ce volume.

[8] Je ne me cache pas qu'à certains lecteurs le sujet peut paraître ardu et je ne voudrais pas, dès les premières pages, les décourager. Mais que le lecteur se rassure. J'ai confiance que mon exposé - que je tâcherai, naturellement, de faire aussi bref et aussi clair que possible - pourra dissiper les préventions que quelque lecteur pourrait avoir *à priori* contre les questions de critique textuelle. C'est bien à tort qu'on les croit toutes, comme par définition, ingrates et arides, accessibles aux seuls spécialistes. De telles méfiances ne sont légitimes qu'envers les critiques textuelles mécanisées, sans autre but qu'elles-mêmes, simples hommages extérieurs à une pseudo-science qu'on cru inventer quelques pédants. [9] Mais il est par bonheur d'autres espèces de critique textuelle. Il leur suffit, pour être vivantes et concrètes, de rester réellement au service du texte et de donner au mot *texte* sa signification la plus ample et la plus élevée. Pour elles *texte* veut dire *un livre* et *un auteur*. C'est là encore, après des siècles, pour ce qui est de Marco Polo, la double réalité que nous devons saisir.

[10] Nous n'avons pas l'original de Marco. Parmi les textes dont on dispose aujourd'hui, il n'en est aucun où l'on puisse voir un équivalent, une reproduction pure et simple de l'original perdu, tel qu'il a été composé en 1298 dans les prisons de Gênes. Par une étude patiente de toute la tradition on peut remonter assez haut et reconstituer, [3] conjecturalement, un apographe, très proche sans doute du texte primitif, mais qui n'est qu'un apographe, déjà partiellement corrompu.

[11] Le livre de Marco a d'abord souffert, comme beaucoup d'autres textes médiévaux, mais plus peut-être qu'aucun autre, des altérations inévitables, parfois paradoxales, auxquelles étaient exposés les livres du Moyen Âge, en des temps de propagation manuscrite totalement dénués de mentalité philologique, presque totalement fermés à nos concepts modernes de propriété et de personnalité littéraires.

[12] Il eut de plus à souffrir du fait qu'il fut écrit originairement en français: dans une langue tout au moins qui voulait être la langue française. Aussi eut-il, dès le début, à se ressentir de l'inégale familiarité qu'avaient avec le français les différents copistes et les différents traducteurs. Car on ne tarda pas à le traduire: en latin, en vénitien, en toscan, en français de France, j'entends en un français qui se prétendait plus élégant et plus pur.

[13] Chaque copiste, chaque traducteur, qui avait déjà comme modèle une copie partiellement corrompue, ne se fit pas faute de contribuer pour sa part à en augmenter la corruption.

[14] Le livre de Marco eut aussi à souffrir du trop vif intérêt qu'il suscita et de la diffusion énorme qu'il eut. Le nombre des manuscrits arrivés jusqu'à nous, tout considérable qu'il est, n'a rien, au fond, d'extraordinaire, mais on a la preuve d'un succès très vaste et très long dans leur profonde disparité, dans la multitude d'intermédiaires perdus dont cette disparité nous autorise à présumer l'existence. Comme on vit l'œuvre originale de Marco dans une foule de textes qui n'en étaient déjà plus que des échos déformés et affaiblis, on fit à beaucoup d'entre eux l'honneur de les résumer, de les traduire. Un succès particulièrement éclatant échut à une traduction vénitienne assez médiocre, parce qu'on crut que Marco, vénitien, avait écrit, ou fait écrire, son livre dans la langue de sa patrie. Ce n'est certes pas par l'image d'un arbre qu'on peut résumer l'histoire généalogique d'un texte tel que celui de Marco. C'est plutôt de broussaille qu'il faut parler, de sous-bois enchevêtré. [15] Le *Marco Polo*, par exemple, par lequel s'ouvre le manuscrit Vaglianti de la Bibliothèque Riccardienne de Florence – manuscrit fameux pour les documents si importants qu'il renferme touchant les voyages de Vespucci – est la traduction italienne d'un texte latin, qui était déjà la traduction d'un texte toscan, qui était déjà la traduction d'un texte vénitien, qui était déjà la traduction d'un texte français. Et ce texte français lointain était déjà lointain, lui aussi, de l'original gènois.

[4] [16] Il y a lieu de noter aussi que le livre de Marco, en tant qu'ensemble et en tant que contenu, n'était point protégé contre les mutilations et les manipulations des copistes, par ce semblant de charpente que donne l'appartenance ouverte à un genre littéraire déterminé. Il était trop facile d'y voir un simple recueil de connaissances insolites où chacun pouvait

choisir selon son propre goût et son propre besoin. (Domenico Bandino d'Arezzo crut sans doute donner à un tel recueil sa vraie forme lorsqu'il en distribua les matières dans les différentes sections de son encyclopédie, *Fons memorabilium universi*).

[17] Pour nous, lecteurs lointains – pour une partie de nous, tout au moins – le livre de Marco est un livre d'où n'est pas absente la poésie et qui a, au point de vue littéraire aussi, sa physionomie à lui, sa valeur. Mais pour la plupart de ses lecteurs, à travers les siècles, il fut presque uniquement un livre d'information, un livre pratique. La qualification de *roman*, dont il est gratifié dans quelques vieilles copies, prouve, il est vrai, qu'on l'a goûté aussi, dès le début, comme un ouvrage littéraire. Mais on ne peut pas dire qu'on l'ait placé, généralement, sous le signe de la beauté. Aussi ne bénéficia-t-il pas – et cela n'a pas été sans importance quant aux détails et à la forme proprement dite – du respect que ne cesse jamais complètement d'inspirer, à toute époque, l'œuvre d'art reconnue pour telle.

[18] C'était, nous le répétons, un livre utile. Et il est permis d'ajouter que les livres utiles sont ceux aussi que l'on traite avec le moins d'égards et qui disparaissent le plus vite. Parmi les manuscrits marcopoliens qui se sont sauvés – j'appelle, naturellement, *manuscrit marcopolien* tout manuscrit dont le contenu est placé sous le nom de Marco Polo – il y en a plusieurs qui ne doivent, à coup sûr, leur conservation qu'au fait que personne, probablement, ne les a lus. C'étaient des exemplaires de luxe. Si on les a feuilletés, c'est pour leurs miniatures splendides.

[19] On peut, certes, expliquer par plus d'une raison la destinée peu heureuse qu'eut à travers les siècles, au point de vue du texte, le livre de Marco. Mais la raison principale, à mon sens, il faut sans doute la chercher dans la manière même dont le livre naquit. Une partie de responsabilité il faut l'attribuer, à mon avis, à Marco Polo lui-même. Tout porte à croire qu'il n'a pas eu pour son livre, quels qu'en aient été les motifs, tous les soins qu'un auteur a ordinairement pour ses propres ouvrages.

[20] Un des motifs, le principal peut-être, a pu être simplement celui-ci. Ce qu'il n'était pas, à proprement parler, un *auteur*, si l'on donne à ce mot le sens général d'*écrivain*, de *littérateur*. Marco Polo n'est pas un homme de lettres. Il est un homme d'action, qui s'est [5] formé et qui a vécu jusqu'à l'âge de quarante ans en Orient. Il est resté au moins vingt-quatre ans en contact continu et direct avec l'Asie immense et multiple. Il a été pendant dix-sept ans au service de l'Empire mongol, l'empire immense qui s'identifiait, de certaine façon, avec l'immense Asie. Il est revenu de là-bas par pur miracle. En 1298, lorsqu'il compose son livre, il fait partie depuis quelques années seulement de ce patriciat vénitien auquel ont appartenu ses aïeux. La situation de l'Occident est trouble. La tension est extrême entre les deux républiques rivales de Gênes et de Venise. En 1298, on ne sait pas au juste à la suite de quels événements, Marco, vénitien de fraîche date, se trouve prisonnier des Génois, dans les prisons de Gênes. (Il y avait,

paraît-il, à Gênes de véritables prisons. Il m'a passé entre les mains, dans le temps, aux Archives de Gênes, la charte de concession qu'on rédigea, après la bataille de la Méloria, pour le *ferrement* des prisonniers pisans!) Dans les prisons de Gênes, Marco se trouva avoir pour concaptif un professionnel des lettres, maître Rustichello de Pise, un littérateur qui jouissait peut-être d'un certain renom pour ses compilations de la *matière* qui était alors la plus goûtée: la *matière de Bretagne*. C'est, à n'en pas douter, uniquement à cette rencontre, à cette concaptivité, qu'on doit l'existence – purement momentanée d'ailleurs – d'un Marco Polo écrivain. Encouragé par l'écrivain de métier, assisté par lui, heureux sans doute du moyen qui s'offrait à lui de tromper noblement et utilement les longueurs de sa captivité, le prisonnier composa alors, en collaboration avec Rustichello, un livre sur cette Asie qui avait été pendant plus de vingt ans son pays.

[21] On aimerait savoir d'une façon précise en quoi consista la collaboration des deux concaptifs. Un livre tel que celui de Marco Polo ne pouvait être écrit que par Marco Polo. Les matériaux concrets dont il est bâti ne pouvaient sortir que de sa mémoire. Quelle a pu être au juste la tâche de Rustichello?

[22] J'entrevois, pour mon compte, dans la genèse du livre, deux moments distincts.

[23] Il y eut tout d'abord, vraisemblablement, une ébauche générale du livre rédigée par le seul Marco. Écrite par lui-même ou dictée par lui, en entier ou en partie, à son compagnon. Je ne dis pas «dictée» sans plus. Car l'impression de chose dictée, de libre causerie, que le livre nous laisse, peut très bien n'être que le ton discursif d'un auteur qui s'adresse mentalement à son public, qui le voit, comme quelque chose de réel et de vivant, devant lui.

[24] Il dut y avoir un second moment où le rôle de Rustichello devait être le rôle principal. Il s'agissait de tout récrire. Le français [6] de Marco ne pouvait être que le français pratique de l'Empire latin, du Levant. Il fallait le rapprocher autant que possible de ce qu'était alors, pour un Rustichello du moins, le français littéraire. À Rustichello aussi la tâche de rapprocher, dans la mesure du possible, la matière du livre de la matière des romans: par les formules narratives chères aux récits alors à la mode, par des bouts de dialogue, par des scènes d'ambassade et de bataille. Il ne faut pas penser, naturellement, que Marco soit resté, pendant cette seconde phase, inactif. Il en a vraisemblablement profité pour porter à leur perfection les chapitres, les groupes de chapitres, auxquels il tenait le plus et qui sont les joyaux, les points lumineux de son livre. Il a dû surveiller le travail de son collaborateur. Car il ressort avec toute évidence du livre même, tel que nous l'avons aujourd'hui, que maître Rustichello n'était pas un collaborateur à qui l'on pût lâcher la bride. Trop fort était chez lui le penchant aux longueurs et aux rabâchages. On a l'impression que, s'il n'eût tenu qu'à lui, le livre fût devenu un simple recueil d'aventures roma-

nesques et qu'il y eût eu à chaque page, sortes de miniatures intercalées, toutes à peu près égales, de grandes descriptions de batailles. Marco n'a pas empêché, hélas!, qu'à l'endroit même où le récit commençait à prendre le plus d'ampleur, l'intérêt fût soudainement interrompu par l'épisode, quelque noble qu'il soit, de la guerre entre Khoubilaï et Nayan. Mais il y a, à la fin du livre, toute une série de batailles dont l'assemblage étonne et intrigue tout lecteur. La supposition la plus vraisemblable est qu'il s'agit de morceaux auxquels Marco Polo n'a pas permis d'interrompre le développement naturel de son propre récit, morceaux que Rustichello a voulu de toute façon sauver en les rassemblant où il a pu. Le récit, par exemple, si long et si lourd, de la guerre de 1261 entre Tartares du Ponant et Tartares du Levant (chapitres 244-249), ne se conçoit que comme une parenthèse – parenthèse énorme! – après le quatrième alinéa du chapitre III.

[25] À ce deuxième moment aurait dû suivre, naturellement, un troisième: celui de la mise au net définitive.

[26] Ce troisième moment n'est pas venu. Fin de la captivité? Séparation des deux concaptifs? Toujours est-il que la manière dont l'ouvrage se termine, les répétitions et les contradictions qui çà et là le déparent, tout montre que le travail de révision n'a pas été mené jusqu'au bout. La fin du chapitre 240, le chapitre 259, ne peuvent appartenir qu'à l'ébauche même de Marco. Dans le ms. fr. 1116 de la Bibliothèque Nationale de Paris – le seul des manuscrits arrivés jusqu'à nous où la langue de l'original ne soit pas systématiquement [7] abandonnée – le français du dernier chapitre n'est pas celui du reste du livre.

[27] Rien ne prouve que Marco soit retourné au livre extraordinaire qui avait consolé sa captivité et auquel manquait si peu de chose pour être de tout point achevé. Les sujets qu'il y avait traités étaient trop passionnants, trop *actuels*, pour qu'il n'y eût pas autour de son livre de la curiosité et on ne peut douter que Marco n'ait dû assez souvent le laisser voir, le laisser copier, tout ou en partie. Des copies circulèrent. L'intérêt devint tel qu'on finit par songer à de véritables éditions. Il dut y avoir, du vivant de Marco, au moins deux entreprises de librairie qu'on peut qualifier du nom d'*éditions*. À aucune d'elles Marco n'a participé. Elles se sont faites à son insu. On se servit alors d'un texte qui est déjà trop corrompu, trop éloigné de l'original, pour avoir été fourni par l'auteur ou conseillé par lui.

[28] Je crois qu'on peut dater avec assez de vraisemblance la première de ces éditions (si l'on me permet de me servir de ce mot).

[29] En 1307, un noble français, Thibault de Chépoï, au service de Charles de Valois, le frère du roi de France, put se procurer, en passant par Venise, une copie de notre livre. Portée par lui en France, cette copie eut un sort des plus brillants. Réécrite en un français moins hybride et librement remaniée par un certain Grégoire, elle fut donnée, dans sa nouvelle forme, par le fils de Thibault, à Charles de Valois, qui «depuis en a donné copie à ses amis qui l'en ont requis». Elle devint ainsi la souche

de la plus belle famille de manuscrits marcopoliens que nous possédions aujourd'hui. (On la désigne par le sigle *FG*, c'est-à-dire remaniement français de Grégoire). Un peu de légende se forma à son sujet. On finit par croire ou on voulut faire croire que la copie portée en France par Thibauld avait été un hommage de Marco Polo lui-même, par l'intermédiaire de Thibauld, à la noble France et au grand prince Charles. On alla jusqu'à affirmer expressément que Marco avait donné à Thibauld «la première copie de son livre puis qu'il l'eut fait». Tout cela est clairement démenti par l'étude des manuscrits qui en sont dérivés. (Nous en avons encore une quinzaine). On peut démontrer péremptoirement que l'archétype de la famille a été fait d'après un manuscrit qui était presque identique au ms. fr. 1116. La ressemblance était absolument fraternelle. S'il fallait accepter que la copie emportée d'Italie par Thibauld a été la première copie que Marco donna de son livre, qu'elle fut, en d'autres termes, une copie directe, d'après l'original même de l'auteur, il faudrait en dire autant du fr. 1116: ce qui serait, aujourd'hui, l'absurdité la plus insoutenable. Ce fr. 1116, nous l'avons. On a pu l'étudier à fond, sous tous ses aspects, et mesurer l'écart déjà sensible qu'il y a entre lui et |8| l'original tel qu'on peut aujourd'hui l'entrevoir: écart assez sensible pour qu'on doive postuler, entre lui et l'original, d'autres copies.

[30] Or, pour en revenir à notre sujet, la copie que put se procurer en 1307 Thibauld de Chépoï n'est pas la seule copie que nous puissions donner comme *sœur* au fr. 1116. À deux autres copies ayant aussi avec le fr. 1116 une ressemblance fraternelle on est obligé de remonter si l'on essaie d'établir critiquement d'après quels modèles ont été faits les archétypes perdus de deux autres familles: celle de la plus ancienne traduction toscane (*TA*), représentée aujourd'hui par onze dérivés, et celle de la plus ancienne traduction vénitienne (*VA*), conservée aujourd'hui, de façon directe, par quelques manuscrits seulement, mais représentée indirectement par une multitude de dérivés (quelque quatre-vingts manuscrits dans les langues les plus diverses sans compter les imprimés). Il y a donc eu au moins quatre copies presque identiques, qui peuvent toutes, sans heurter la vraisemblance, être placées vers 1307, qui sont toutes dans la même langue, le franco-italien du fr. 1116. Une de ces quatre copies est arrivée jusqu'à nous: le fr. 1116. Elle répond assez bien, par sa belle régularité calligraphique, à l'idée qu'on peut avoir d'une copie de libraire, d'un exemplaire en série. Quatre copies fraternelles... Peut-on pour si peu de chose parler d'*édition*? Je me borne à ouvrir des perspectives. Il est certain que, pour les concilier avec la vérité, il suffit, dans les certificats d'origine dont se parent quelques-uns des manuscrits issus de l'exemplaire de Thibauld, de remplacer l'idée de *première copie* par celle de *première édition* (en laissant de toute façon Marco Polo de côté).

[31] On peut parler plus résolument d'*édition* pour la célèbre traduction en latin que fit du livre de Marco, vers 1320, le frère dominicain François

Pipino de Bologne. On peut considérer cette traduction comme une entreprise de l'Ordre même auquel Pipino appartenait: l'Ordre des Frères Prêcheurs. Ce fut probablement dans le chapitre général de 1315 qu'on en prit la décision et qu'on en chargea Pipino. On voulait pourvoir les missionnaires de l'Ordre du guide qui pouvait leur être, à cette époque, le plus précieux. On dut, naturellement, en faire faire un nombre considérable de copies.

[32] La plupart des manuscrits marcopoliens qui sont arrivés jusqu'à nous sont des copies, directes ou indirectes, de cette traduction pipinienne. Pendant deux siècles et demi, c'est elle, de tous les textes marcopoliens, qui jouit de la plus grande faveur. C'est dans la traduction de Pipino que Christophe Colomb lut Marco Polo. Or, à cette édition aussi, comme je l'ai déjà dit, Marco Polo demeura étranger. [9] Pipino est en mesure de nous dire - dans la petite préface où il cherche, entre autres, à rassurer ses lecteurs quant à la véridicité de l'ouvrage qu'il traduit - que messire Niccolo, le père de l'auteur, «homme d'une extrême prudence, racontait lui aussi les mêmes choses»; que messire Matteo, l'oncle de l'auteur, «homme d'une vaste expérience, d'une grande piété, d'une haute sagesse, se trouvant déjà à l'article de la mort, dans les propos qu'il tint alors avec son confesseur, ne se lassa jamais de soutenir que le livre était d'un bout à l'autre la pure vérité». Il est en mesure de nous dire que messire Marco, l'auteur du livre, est «un homme sage, sûr, pieux, orné de bonnes mœurs, en grande estime auprès de tous ceux qui le connaissent». Il sait tout cela, lui ou les supérieurs qui l'ont chargé de cette traduction. Il sait que Marco Polo est encore en vie. Mais l'idée ne lui vient pas de se rendre à Venise, de mettre l'auteur du livre au courant de la tâche dont il s'est chargé. Il se borne à traduire en latin un exemplaire quelconque de la famille VA. Il est convaincu, évidemment, que cet exemplaire de la famille VA - simple adaptation vénitienne d'un exemplaire franco-italien déjà mutilé et corrompu - et original de Marco ne font qu'un.

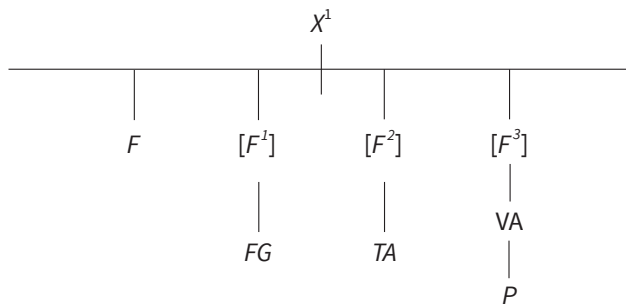
[33] Pour conclure sur ce point particulier, il faut absolument, selon moi, renoncer à l'idée que Marco Polo s'est encore occupé, une fois qu'il fut libre et que l'action le reprit, de l'achèvement et du lancement de son ouvrage. Tout ce qu'il fit fut de permettre qu'on en fit des copies. C'étaient, à n'en pas douter, des copies *personnelles*, plus ou moins complètes, plus ou moins exactes, selon la personne qui les faisait ou les faisait faire. Et on ne peut exclure que sur leur différenciation, sur leur différent degré d'exactitude, ait influé aussi ce qu'il pouvait y avoir encore de provisoire et d'imprécis dans l'original, l'état matériel même où pouvait être le manuscrit.

[34] Quoi qu'il en soit et pour en venir à une conclusion plus générale, ce n'est pas à une de ces copies directes de l'original, mais à un dérivé de l'une d'elles, qu'échut le rôle de représenter l'œuvre de Marco auprès du public lorsqu'il y eut, pour l'œuvre de Marco, réellement un public.



(Le fameux renvoi au livre de Marco que nous trouvons dans la *Cronica* de Giovanni Villani ne pouvait être fait qu'à quelque chose d'accessible, de *publié*). [35] C'est sous la forme qui nous a été conservée par le ms. fr. 1116 que le livre de Marco entra en circulation. Il y avait, bien sûr, d'autres copies, plus proches de l'original. Il y en avait de plus riches et de plus fidèles. Elles ont eu, elles aussi, leur rayonnement. Mais infiniment [10] plus petit. Elles restèrent, pourrait-on dire, des copies *privées*. Pendant deux siècles et demi, dans sa presque totalité, l'ensemble des textes marcopoliens n'est que la descendance de la copie perdue (appelons-la  $X^1$  pour réserver le simple  $X$  à l'original perdu), dont le ms. fr. 1116 ( $F$ ) est pour nous le reflet direct et dont étaient aussi des reflets directs les modèles perdus ( $F^1$ ,  $F^2$ ,  $F^3$ ) d'où sont dérivés  $FG$ ,  $TA$ ,  $VA$ . On arriva, comme je l'ai déjà dit, à un fouillis de textes presque inextricable. Le livre de Marco connut les états de corruption les plus monstrueux. (Rien n'égale l'horreur des premiers imprimés vénitiens!) Mais tout cet amas, quel qu'il soit, quelle qu'en soit la complexité, se laisse finalement distribuer, si l'on a ce qu'il faut de patience pour l'étudier vraiment à fond, dans les trois groupes ou familles que je viens de nommer. (J'ai déjà dit que la traduction de Pipino, c'est-à-dire le texte le plus répandu, relève de la famille  $VA$ .) Tout cet amas, en d'autres termes, n'est que la descendance, le rayonnement à travers le temps, de cette première génération de textes sortie directement d' $X^1$  dans laquelle nous avons soupçonné une véritable édition. Si nous appelons  $A$  la branche tout entière qui est sortie d' $X^1$ , nous pouvons nous résumer en disant que, pendant deux siècles et demi, la branche  $A$  domine seule. Dans l'ombre, comme inexistantes, quelques copies qui font branche à part.

[36] Nous donnons pour plus de clarté, réduit à l'essentiel, le graphique de la branche que nous appelons  $A$ . (Les crochets indiquent qu'il s'agit de copies perdues).



[37] L'an 1559 est une date dans l'histoire du texte de Marco. C'est l'année où parut, sur les presses des Giunti à Venise, le second volume des *Navigazioni et Viaggi* de Giambattista Ramusio. Consacré aux auteurs qui parlaient de l'Asie, ce second volume du célèbre recueil s'ouvrait par les *Voyages de messire Marco Polo gentilhomme vénitien*. Ce n'était, en substance, que la traduction italienne (si l'on peut appeler italien le jargon barbare d'un Ramusio), de la traduction latine de Pipino. Mais le traducteur, Ramusio, habitait à Venise, la ville où devaient être naturellement en plus grand nombre ces copies personnelles que j'ai cru pouvoir qualifier de *privées*. Il eut connaissance de plusieurs rédactions qui ne coïncidaient pas avec celle de Pipino et qui contenaient des détails inédits. Il s'en servit pour corser son édition. Quelques-unes d'entre elles étaient douteuses ou franchement détestables. Il y puisa au hasard, sans la moindre [11] critique, sans s'effrayer des bévues les plus évidentes et de fantaisies les plus ineptes. Mais il lui arriva aussi de tirer le premier de l'oubli et d'incorporer dans son édition des chapitres, des morceaux de chapitre, d'un grand intérêt et parfois d'une grande beauté, indubitablement marcopoliens, qui étaient alors tout à fait inconnus et pour beaucoup desquels il est resté l'unique source. Il dit dans sa préface avoir beaucoup compulsé, entre autres, «une copie en latin, d'une très grande ancienneté, *di maravigliosa antichità*, faite peut-être d'après l'autographe même de messire Marco». Nous sommes à même aujourd'hui d'ajouter que c'est de cet ancien manuscrit qu'il a tiré les nouveautés par lesquelles il rachète ce que son édition a, somme toute, de pitoyable et de bâclé. Il ne mentait pas. Ce manuscrit précieux, on ne l'a pas encore retrouvé, mais on est sûr aujourd'hui qu'il a existé. C'était un exemplaire, peut-être complet, d'une traduction en latin du livre de Marco faite d'après un texte franco-italien plus complet et plus correct que le fr. 1116.

[38] Ramusio devrait être en horreur à tous les fidèles de Marco Polo. Il a eu sur son pupitre un manuscrit qui pouvait avoir eu, selon lui, comme modèle l'original même que Marco avait écrit *de sa main*. Et il n'a pas senti le devoir de nous donner sans plus cette copie directe de l'original! Il s'est entêté à nous servir, agrémenté seulement d'un peu de contour nouveau, le *Marco Polo* alors obligatoire de Pipino. Pardonnons-lui. Il n'était après tout qu'un secrétaire du Conseil des Dix qui se piquait de littérature et s'intéressait aux récits de voyage. Le fait est que son édition, par celles de ses nouveautés qui avaient un accent proprement marcopolien et par son renvoi explicite à des manuscrits plus anciens et plus riches que la rédaction pipinienne, a fourni dès lors la donnée qu'il fallait pour qu'on pressentît l'existence d'un problème du texte. C'était un avertissement. Il y avait donc, il pouvait y avoir, un *Marco Polo* autre que le *Marco Polo* de Pipino. Où étaient les manuscrits dont Ramusio s'était servi? Qu'étaient-ils au juste?

[39] On ne tira pas toute de suite de l'édition ramusienne la leçon qu'elle contenait. Il fallut que deux autres siècles s'écoulaient avant que le problème ne soit posé nettement, d'une façon rationnelle et concrète.

[40] L'édition de Ramusio était la preuve qu'il existait, outre Pipino, d'autres textes marcopoliens plus riches, qu'il y avait, outre la branche A, au moins une autre branche, une branche B. Grâce aux progrès des études historiques, à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle, on parvint à élargir la connaissance de la branche A, de la phase dont Pipino, à l'époque de Ramusio, était, en quelque sorte, pour le public, le représentant exclusif. On découvrit et on fit entrer en circulation d'autres représentants de la même phase. Pipino fut [12] supplanté par d'autres textes. En 1824, la Société de Géographie inaugurait son *Recueil de Voyages et de Mémoires* par la publication du ms. fr. 1116. En 1827, Baldelli-Boni publiait, hélas!, un des exemplaires de la famille TA, le trop fameux exemplaire *de la Crusca*, qu'on appelle, bien à tort, *l'Ottimo*, c'est-à-dire *le meilleur* (ms. II, IV, 88 de la Bibliothèque Nationale Centrale de Florence). En 1865, G. Pauthier dotait la littérature marcopolienne d'un nouveau *Marco Polo* d'après trois exemplaires de la famille FG. Mais quant à Ramusio et à ses sources la situation demeura stationnaire. L'intérêt s'accrut, il est vrai, de plus en plus, pour l'édition du Vénitien, comme le prouvent les éditions spéciales, vraiment superbes, que lui consacrèrent Marsden (1815) et Baldelli-Boni (1827), la traduction allemande de Bürck (1845), la place que fit aux nouveautés ramusiennes dans sa version anglaise du livre de Marco (1871, 1875, 1903) le plus grand des marcopolistes qui ait jusqu'ici existé, Henry Yule. Il est vrai aussi que, dès 1773, Lessing avait signalé l'existence, dans un texte marcopolien de Wolfenbüttel, de quelques-uns des détails que Ramusio était censé posséder seul et qu'un siècle plus tard Yule donna, lui aussi, un signalement analogue pour un manuscrit de Venise. Mais ce fut tout. Personne ne songea à la nécessité d'une recherche expresse, systématique. La critique du texte marcopolien ne fit aucun pas. Faute d'une étude générale et complète de la question, non seulement on n'arriva à rien de précis et de solide pour expliquer les différences entre la branche A et Ramusio en tant que révélateur d'une branche B, mais on n'arriva même pas à s'apercevoir qu'il y avait une branche A. On ne trouva que des hypothèses vagues et des solutions toutes abstraites pour expliquer les discordances qu'on rencontre à l'intérieur de cette branche, entre les différentes familles, entre les membres d'une même famille.

[41] En 1926, quand je commençai à m'occuper de Marco Polo, on était dans l'illusion que rien désormais ne restait à dire sur lui. Au point de vue du texte aussi. On ne niait pas naturellement qu'il y eût toujours une

---

40 Benedetto fa riferimento alle edizioni, alle traduzioni e agli studi di Marsden (1815: 1815 è errore di Benedetto); Baldelli Boni (1827); Bürck (1845); Lessing (1773).

question ramusienne – existait-il encore quelque part le fameux manuscrit d'où Ramusio avait tiré les passages qui ne se trouvent que dans son édition? – et on souhaitait qu'un heureux hasard le fit sortir des ténèbres. Mais ce n'était là pour tout le monde qu'une question marginale. On était toujours loin de se rendre compte que question ramusienne et question du texte marcopolien ne font qu'un. Le problème du texte, dans son essence, dans son unité, on continuait à ne pas le voir. On croyait l'avoir résolu parce qu'on l'avait [13] éludé. Le semblant de solution dont alors se contentaient même les savants les plus qualifiés, et qu'on croyait hors de dispute, se réduisait, en substance, à deux idées qui étaient toutes deux de pures présomptions.

[42] La première était que le fr. 1116 était l'original même dicté par Marco dans les prisons de Gênes ou tout au moins une copie, qui n'avait, vis-à-vis de l'original, que des différences négligeables. On était déjà arrivé à la conclusion, tout à fait exacte en soi, que l'original avait été écrit par Rustichello dans ce même français caractéristique, bien digne d'être appelé *franco-italien*, dont nous savons qu'il s'est servi dans d'autres ouvrages, et que toutes les rédactions aujourd'hui connues n'étaient que des traductions, directes ou indirectes, de la première rédaction franco-italienne. Mais on tombait dans l'erreur dangereuse d'identifier cette première rédaction avec l'unique manuscrit franco-italien arrivé jusqu'à nous. (J'ai découvert depuis lors, pour être exact, un autre manuscrit en franco-italien, mais ce n'est qu'un débris de quelques lignes). Toutes les fois qu'on entrevoyait, à la base de quelque texte, un modèle en français, on en concluait sans plus qu'il provenait du ms. fr. 1116, comme si, en français, une seule copie avait existé, ou comme si toutes les copies en français qui ont existé avaient eu entre elles l'identité qu'ont entre eux aujourd'hui (pas toujours, aujourd'hui non plus!) les exemplaires d'une même édition. Le plus grand souhait des marcopolistes d'alors, la seule chose qu'il restât à faire à leur avis, était qu'on fit, de fr. 1116, une nouvelle édition. L'édition qu'en avaient donnée, en 1824, Roux et Méon pour la Société de Géographie était devenue une rareté bibliographique et pouvait d'autre part être sensiblement améliorée. Les traductions qui en avaient été faites – en anglais par Murray (1845), en italien par Lazari (1847), en français moderne par Charton (1857, 1869), en russe par Minaïev (1902) – étaient, elles aussi ou peu accessibles ou introuvables et étaient loin d'ailleurs d'en avoir la valeur documentaire.

[43] L'autre idée était que les principales différences entre le fr. 1116 et les autres textes devaient s'interpréter comme des interventions ultérieures de Marco Polo lui-même. On admettait comme tout naturel que

---

42 Benedetto fa riferimento alle edizioni Murray (1845), Lazari (1847), Charton (1857, 1869), Minaïev (1902).

Marco, depuis sa captivité gênoise à la fin de sa vie, avait relu plus d'une fois les pages dictées à Rustichello et que chaque fois il y avait ajouté quelque détail nouveau, ou retrouvé parmi ses vieux papiers, ou revenu à la mémoire, ou laissé de côté tout d'abord [14] pour quelque raison qui nous échappe. Par cette théorie des *addenda*, on croyait surtout résoudre, naturellement, le problème des nouveautés ramusiennes. Elle n'était d'aucune utilité quant au problème spécifique de leur authenticité. Mais elle permettait de ne pas les considérer en bloc comme des interpolations d'une autre main et de faire mieux figurer comme de provenance marcopolienne probable les nouveautés ayant un son plus décidément marcopolien. Selon les marcopolistes d'alors, les interventions ultérieures de Marco ne se seraient pas bornées à des additions. Il aurait fait, à un certain moment, une révision du livre entier. On prenait à la lettre les déclarations qui accompagnent certaines copies du group *FG*, déclarations dont j'ai déjà parlé et dont j'ai déjà dénoncé le caractère légendaire. On croyait fermement à la *première copie* que Marco aurait donnée à Thibault de Chépoï et on attribuait à Marco les différences entre *F* et *FG*, ou mieux entre *F*<sup>1</sup> et *FG*, pour nous servir de nos sigles. Le remaniement de Grégoire (*je contrefais*: ce sont les termes dont se sert Grégoire même) devenait un remaniement, une *contrefaçon*, de Marco. Sur le frontispice de sa grande édition, Pauthier ne se faisait pas faute de faire imprimer: «rédaction primitive du Livre revue par Marc Pol lui-même».

[44] Quant à la première thèse - que fr. 1116 et original du livre ne faisaient qu'un - ce n'était là qu'une méprise vulgaire. Il eût suffi, pour l'éviter, d'une lecture un peu attentive. [45] Certaines lacunes y sont évidentes. La corruption des noms propres y est visiblement avancée. Trop de choses y prouvent qu'il s'agit d'une copie qui a dû être précédée par d'autres plus exactes et plus complètes. Il y a, entre autres, un écart, quant à la leçon, entre la table des rubriques, telle qu'elle est reproduite au début du manuscrit, et les rubriques, évidemment plus récentes, qu'on trouva insérées dans le texte.

[46] Quant à la thèse des *addenda* et des révisions, des changements, en un mot, que Marco lui-même aurait apportés à son ouvrage à des époques différentes de sa vie, il eût fallu, pour qu'elle eût un minimum de fondement, qu'on possédât avant tout un texte sûr, complet et exact en lui-même, où l'on pût voir le texte auquel Marco aurait apporté ces prétendus changements. Ce n'était certes pas le cas du fr. 1116. Comme on identifiait ce dernier avec l'original, on considérait comme *ajouté* ce qu'il y avait en plus dans les autres textes alors connus. On ne soupçonnait pas - pour nous borner aux choses dont la paternité marcopolienne était probable - qu'il pouvait s'agir de choses que le fr. 1116 aurait eu lui aussi s'il avait été complet, plus près de l'original [15] perdu. Pour ce qui est de prétendues corrections - suppression ou recomposition de parties, variantes au sens strict du mot, rien de plus pénible et de plus vain que

les efforts de Pauthier pour prouver que son texte, notre *FG*, était bien un fr. 1116 revu et corrigé par *Marc Pol* lui même. Lorsqu'on parcourt son commentaire, si précieux à tant d'autres égards, on est à tout instant rebuté par les absurdités auxquelles l'oblige la fausseté de la cause qu'il défend. Les libertés et les méprises de Grégoire, même de simples fautes du copiste, sont exaltées par lui comme des recouvrements précieux de la pensée de Marco. L'édition de Pauthier est de 1865. En 1926, quand je commençai à m'occuper de Marco Polo, on pouvait déjà mesurer combien avait été funeste à la critique marcopolienne, au point de vue du texte, cette édition aujourd'hui encore trop vantée et trop suivie. La grande édition, l'édition par excellence, du livre de Marco était alors celle de Yule. Or, Yule aussi, malgré son flair exquis, avait adopté comme fondement de son édition le texte soi-disant revu par Marco que Pauthier avait exhumé et prôné avec tant de ferveur. Et cela tout en ne se cachant pas que le fr. 1116 était en beaucoup de points supérieur et tout en étant convaincu qu'une édition de Marco Polo devait être *éclectique*, c'est-à-dire ne pas se borner à la publication d'un seul texte. En 1926, l'exemple de Pauthier, renforcé par celui de Yule, venait de donner un autre de ses tristes fruits. A.J.H. Charignon venait de publier les deux premiers volumes de son édition: une édition qui n'est pas au niveau de celles de Pauthier et de Yule, mais qui est, elle aussi, dans son genre, un noble monument à la gloire de Marco Polo. Le texte est celui de Pauthier. Et Charignon aussi est obligé d'incorporer dans le texte qu'il appelle *principal* des passages du fr. 1116, pour lui aussi évidemment meilleurs.

[47] Pour être bref, ce problème du texte, qu'on éludait avec le simplisme dangereux que nous venons de voir mais dont on avait malgré tout le secret sentiment, on ne comptait que sur le hasard pour le résoudre. Il est impossible que personne ne s'aperçut qu'il fallait sortir de l'abstrait et que le seul moyen d'en sortir était d'explorer d'abord, d'une façon méthodique, toute la tradition du texte marcopolien, ce que personne n'avait encore fait. (On se passait, d'un marcopoliste à l'autre, les mêmes listes de manuscrits, sans lire les textes, sans même, parfois, en contrôler l'existence). Mais une reconnaissance directe, exacte, complète, de tous les matériaux marcopoliens qui pouvaient se cacher dans les différentes bibliothèques avait de quoi décourager à l'avance par ses difficultés et par sa longueur. Chercheurs passionnés pour tout ce qui touchait à l'interprétation [16] historique et géographique du livre, les plus grands marcopolistes n'avaient pas, pour un problème tel que celui du texte, la même passion généreuse: pas assez de passion, tout au moins, pour se dire que là aussi il fallait *chercher*.

---

46 Benedetto allude à Charignon (1924-1928).

[48] Convaincu que le fr. 1116 n'était qu'une copie parmi d'autres - pas la pire, sans doute, mais pas, peut-être, la meilleure - convaincu d'autre part qu'on n'avait aucun droit de refuser toute créance aux assertions de Ramusio, je me suis dit que c'était peut-être la peine d'entreprendre cette recherche.

[49] Je n'avais, quand je l'entrepris, qu'un but fort modeste, strictement délimité. Je voulais savoir s'il existait quelque texte plus complet et plus exact que le fr. 1116. Pour avoir le plus tôt possible une réponse à cet interrogatif essentiel, je tâchai de lire sur place, où qu'ils fussent, le plus grand nombre de manuscrits: à la hâte, sans prendre des notes, uniquement attentif aux choses, aux matières traitées. J'avais tiré de l'examen minutieux du fr. 1116 et de la rédaction ramusienne un certain nombre de *points critiques*: passages où la nécessité de certaines intégrations et de certaines corrections s'imposait le plus d'évidence. Je m'en servais, chaque fois que j'avais sur ma table un nouveau texte, pour voir tout de suite si c'était là le texte que je cherchais. Je n'ai pas oublié et je n'oublierai jamais la vive émotion que je ressentis, à Milan, à la Bibliothèque Ambrosienne, quand j'eus devant moi un manuscrit où tous mes pressentiments étaient confirmés.

[50] Il était naturel que cette découverte, qui constituait déjà à elle seule une solution, me donnât le courage d'affronter le problème d'une façon organique et intégrale, le courage, en d'autres termes, de donner une édition de Marco Polo fondée sur toute la tradition marcopolienne, manuscrite et imprimée. C'est ainsi que naquit mon édition de 1928 (Florence, Olschki, Publication N° 3 du Comité Géographique National Italien).

[51] Elle était bien, cette édition de 1928, une édition critique, si l'on a le droit d'appeler *critique* une édition qui a pour but de rétablir dans sa pureté et dans son intégrité l'œuvre d'un auteur et qui justifie par l'histoire du texte, avec toute rigueur, dans l'ensemble et dans les détails, toutes ses conclusions. Mais c'était une édition critique *sui generis*. L'orgueil des résultats atteints et l'envie de déraciner de vieux et puissants préjugés y mettaient une sorte de frémissement lyrique voilé. Bien que divisé, selon l'usage, en deux parties - introduction et texte - le livre ne constituait qu'un seul tout. Il eût été difficile à l'auteur même de dire si l'introduction était faite en fonction du texte ou si le texte n'était [17] qu'une simple pièce justificative à l'appui de l'introduction. Le but du livre était un seul: l'étude, aussi complète que possible, de la tradition marcopolienne, de ses différentes étapes, de ses entrelacements compliqués. Les résultats étaient réellement, je peux le dire sans me vanter, d'une importance exceptionnelle, au-dessus de mes espoirs. La multitude des textes, considérablement augmentée par mes recherches, était distribuée dans ses cadres naturels. [52] De chaque groupe était fixée clairement la physionomie particulière de manière à en montrer la juste valeur par rapport à l'original et à permettre un choix raisonné de ce qui appartient

réellement ou peut avec quelque probabilité appartenir à Marco. À côté des groupes dont l'archétype révèle une base franco-italienne à peu près égale au fr. 1116 (*F*), à côté, en d'autres termes, de la branche *A*, je parvenais à isoler une branche *B*: un groupe de manuscrits d'une importance insoupçonnée, témoignant d'une phase franco-italienne plus exacte et plus riche que celle dont témoigne *F* et permettant d'entrevoir l'appauvrissement progressif, dans le contenu et dans la forme, grâce auquel on est passé de la rédaction primitive à la phase dont *F* est pour nous le principal document. Parmi les manuscrits de cette branche, tous ou négligés ou ignorés, j'en révélais un – (j'y ai déjà fait allusion) – dont l'importance est essentielle pour le problème du texte polien: le ms. Y 160 P.S. de la Bibliothèque Ambrosienne, que j'ai baptisé par le sigle *Z*. Il s'agit d'une copie malheureusement fragmentaire, mais toujours d'un grand prix, d'une version latine faite d'après un texte franco-italien qui était encore tout près du texte primitif. Il y a dans ce manuscrit, outre une quantité de petits détails nouveaux, des pages entières, d'entiers chapitres, qui étaient restés jusqu'alors totalement inconnus et que mon édition révélait pour la première fois. Je parvenais d'autre part à montrer qu'il faut ranger aussi dans cette branche *B*, pour une partie de ses nouveautés, la rédaction de Ramusio. Je pouvais montrer en effet que le manuscrit très ancien dont il se vante de s'être largement servi et auquel il est sans doute redevable de ses nouveautés les plus précieuses, était un autre exemplaire, plus complet, de la même traduction latine. En mettant ensemble le texte par moi découvert à la Bibliothèque Ambrosienne et ce qui resterait de la rédaction ramusienne une fois qu'on l'aurait dépouillée, grâce à une analyse rigoureuse, de tout ce qui provient d'autres sources, on arrivait, conjecturalement, à un texte qui nous rapproche assez de l'original perdu. Comme édition proprement dite, mon édition était l'application de ces résultats. Le rôle de texte-base, de noyau [18] central, ne pouvait échoir qu'au fr. 1116. Les manuscrits de la branche *B* qui nous permettent de remédier aux mutilations des copistes, aux lacunes, en d'autres termes, du fr. 1116 et de façon plus générale de la branche *A*, tout en étant par endroits plus complets, sont, en tant qu'ensemble, même les plus riches, plus fragmentaires que le fr. 1116. Pris dans son ensemble, ce dernier est sans aucun doute celui d'entre les textes marcopoliens qui est le plus proche, par les dimensions de son contenu, de l'original. Il en est aussi le plus proche quant à la forme, puisque c'est lui, lui seul, qui en conserve quelles que soient les altérations qu'ont pu lui infliger les copistes, le français originaire. Mon édition était donc d'abord une nouvelle édition du fr. 1116, dûment restauré. Mais dans le bas de chaque page on pouvait lire aussi les *compléments* fournis par les autres rédactions, surtout par celles, naturellement, de la branche *B*.  $A + B$ , voilà la formule par laquelle on pouvait résumer mon travail. Comme c'est naturel, dans cette première édition intégrale, les matériaux complémentaires tirés d'autres manuscrits



restaient distincts du texte principal. On les laissait à l'état brut, dans la forme et dans la langue dans lesquelles ils nous sont parvenus, pièces non encore polies d'une mosaïque à peine ébauchée.

[53] Je ne peux pas dire que l'effort dont mon édition de 1928 était le résultat ait été inutile ni qu'il ait été méconnu. On ne me marchandait pas les éloges. Dans les dernières lignes de son édition (t. III, pp. 297-298) Charignon désavouait ouvertement les erreurs dans lesquelles on avait «longtemps cru» et exprimait son regret que mon livre (un livre, disait-il, qui «fera époque») ne fût encore à sa disposition lorsqu'il avait commencé son travail. On put lire (dans la revue *Isis*, XI, I, p. 136) qu'il n'y avait jamais eu, dans le champ entier de l'histoire de la géographie, publication qui apportât tant de nouveautés fondamentales. Un critique du «Times» compara mon travail à celui qu'entreprirent les Bénédictins pour rétablir le texte de la *Vulgate*. On alla jusqu'à écrire que j'avais «immortalisé» le fr. 1116. La Société Française de Géographie eut la bonté de m'attribuer une de ses médailles d'or. Les louanges, dis-je, ne me furent pas marchandées. Je crois même qu'on m'a trop loué. Mais je n'ai pas eu la satisfaction à laquelle j'aspirais le plus. Mon livre ne voulait être qu'un point de départ. Je me flattais que d'autres chercheurs continueraient dans la voie que j'avais ouverte, que mes idées et mon exemple fructifieraient. Mais le fait est que mes idées ne furent pas comprises, [19] mon exemple ne fut pas suivi. J'eus le bonheur d'être compris par quelques esprits assez ouverts pour s'intéresser à mon travail et au nouveau Marco Polo que mes recherches faisaient entrevoir, mais qui avaient déjà, comme travailleurs, d'autres champs de prédilection. L'équipe de marcopolistes que j'espérais susciter par mon impulsion ne se forma pas. Il y eut un seul ouvrage où l'on ait pu voir la tentative de me continuer, de faire mieux, d'aller plus avant, en partant des positions mêmes auxquelles j'étais arrivé: je parle de la traduction en anglais du livre de Marco que publia en 1938 A.C. Moule. Mais c'était une illusion. Le *Marco Polo* de Moule marquait le plus déplorable des reculs. On y faisait état, il est vrai, de mes découvertes et de mes conclusions. Mais la nouvelle édition prouva qu'on pouvait tirer, des conclusions les plus raisonnables, les corollaires les plus insensés.

[54] J'avais dit que nous n'avons pas l'original de Marco et que, parmi les textes qui sont arrivés jusqu'à nous, il n'en est aucun qui puisse aujourd'hui, matériellement, en tenir lieu. [55] Du fait que l'original est perdu, de l'hiatus évident entre l'original et tous les textes connus, Moule croit pouvoir tirer le principe étonnant qu'on peut ramasser des fragments marcopoliens dans n'importe quel rebut qu'on ait affublé du nom de Marco.

[56] L'édition de Moule veut être, comme la mienne, une édition intégrale. Au même texte-base, le fr. 1116 (*F*), il ajoute, lui aussi, des *compléments* tirés d'autres textes: les compléments, en principe, qu'il faut ajouter à *F* pour combler l'hiatus entre lui et la rédaction primitive perdue.

(Tandis que dans mon édition les fragments complémentaires étaient placés à part, en bas de page, il les intègre au texte-base, à *F*, se bornant à les distinguer par des caractères italiques et des indications marginales). Mais quels sont ses critères pour le choix de ces compléments? Moule a évité autant que possible les responsabilités d'un véritable choix. [57] Pour chaque intégration, c'est le problème même du texte marcopolien qui revient et qu'il faut, au préalable, résoudre. Ce mot, cette phrase, ce passage, peuvent-ils vraiment porter la signature de Marco? Moule laisse au lecteur l'ennui de juger, selon son goût et ses moyens. Totalement dénué de sensibilité critique, incapable de saisir l'inséparabilité des détails et de l'ensemble, assez étroit pour confondre la mécanisation pédantesque avec l'objectivité scientifique, il se tire d'embarras par un moyen qu'il a cru certainement très habile [20] et qui lui a du rester fort bien réussi auprès du public ignare. Pour compléter *F*, il choisit un certain nombre de textes (dix-sept), pouvant représenter, selon lui, la totalité de la tradition. Il ajoute à *F* ce qu'il trouve en eux de divers.

[58] Pour me borner à l'essentiel, il est on ne peut plus déplorable que, dans cette liste, il ait inclus des textes qui s'éliminaient seuls. Les uns par leur état de corruption extrême, comme c'est le cas des premiers imprimés; d'autres par l'insanité évidente de leur remanieur, comme c'est le cas du remaniement vénitien que j'ai appelé *VB*. Il suffisait, pour laisser de côté certains textes, certains groupes de textes, de les mettre à leur place dans ma classification généalogique générale. Inutile, par exemple, de glaner des compléments dans la rédaction pipinienne (*P*): nous sommes assez documentés sur la nature du modèle dont Pipino s'est servi pour être sûrs que les différences de son texte vis-à-vis du modèle doivent être attribuées au seul traducteur. Inutile aussi, par exemple, de s'intéresser à la version latine qu'on appelle ordinairement le *Latin géographique* parce qu'il a été publié par la Société de Géographie dans le première volume de son *Recueil* comme appendice au texte franco-italien: j'avais averti, dans l'*Introduction* de mon édition, que c'était là une simple *contaminatio* de *P* et de *TA*. Comme *TA*, traduction soi-disant toscane d'un texte franco-italien par un pauvre qui ignorait tout de la langue française, est d'un bout à l'autre une enfilade de bévues, l'auteur du *Latin géographique* ne se fait pas faute de faire écho aux bévues de son confrère toscan. Moule les insère à son tour comme des nouveautés marcopoliennes que le *Latin géographique* serait le seul à avoir conservées.

[59] Moule évite jusqu'à l'effort d'examiner au préalable, en elles mêmes, avant de les jeter au hasard dans l'amas de ses compléments, les choses qui lui paraissent au prime abord des nouveautés, pour contrôler si c'est vraiment du nouveau, s'il faut vraiment, pour en expliquer la présence, y voir un fragment récupérable du vrai texte de Marco. Il s'agit trop souvent de choses qui se trouvent déjà dans le texte-base et qui n'ont rien de nouveau si ce n'est la forme nouvelle que donne un traducteur à

ce qu'il traduit, si ce n'est les petites libertés que même un simple copiste pouvait alors se permettre. Moule arrive à juxtaposer, comme des choses différentes, deux, trois, même quatre formulations différentes de la même chose. Il y a pis. Il prend pour des nouveautés utilisables des erreurs grossières de traduction ou de simples fautes de copie. Il inocule à son texte de simples gloses dont il eût été assez facile d'expliquer la genèse. On pourrait donner pour épigraphe [21] à son édition la phrase de sa préface où il se fait un mérite d'avoir travaillé sans raisonner: «Little or no attempt has been made to exercise a critical discrimination and to accept or reject additional matter as it may seem more or less certainly to represent the original or to have been added by a copist».

[60] Postérieure de dix ans à mon édition – que j'avais appelée «première édition intégrale» – l'édition de Moule a voulu, évidemment, donner l'impression d'une intégralité supérieure. [61] En quête de nouveaux compléments, pour faire une riche moisson, le nouvel éditeur se jeta sur les rédactions que j'avais, et pour cause, dédaignées: il devint l'éditeur par excellence de *VB*, la rédaction la plus aberrante, tellement pleine d'extravagances et de verbiages insipides qu'on n'exagère pas en l'attribuant à quelque vieillard déjà en démente ou à quelque fou tout court, au sens clinique du mot. Il se dit, et avec raison, qu'il restait certainement à glaner dans les textes aussi dont la critique marcopolienne faisait estime et qu'on avait déjà mis à contribution. Il les pressa autant qu'il put. Pour ce qui est de Ramusio, il ne se contenta pas des nouveautés qui étaient déjà considérées, grâce surtout à Yule, comme une partie intégrante du texte de Marco: il fit bonne mine aux incongruités et aux radotages que Ramusio a ajoutés de son cru ou qu'il a tirés de rédactions misérables. [62] Quant à *Z*, il ne se contenta pas des 225 passages, désormais bien connus, qui avaient constitué l'heureuse nouveauté de mon édition et que j'avais intégrés sans plus au texte polien. Il ne se contenta pas non plus d'insérer dans son texte, comme s'ils étaient des fragments récupérés, les 57 passages que je m'étais borné à reproduire dans les notes de mon ouvrage pour justifier certaines corrections. Il présenta comme des compléments tirés de *Z* une trentaine d'intégrations pour lesquelles on n'avait besoin d'aucune justification, d'aucune source: elles s'imposaient toutes seules au bon sens naturel, avec tant d'évidence et de spontanéité que le traducteur à qui l'on doit *Z*, s'il a eu devant lui, pour les endroits où les dites intégrations s'imposaient, un texte égal à *F*, n'a pu hésiter à rétablir la vraie leçon par les mêmes suppléments. Pour grossir son butin, il a râtelé soigneusement, comme des trouvailles à exploiter, tous les termes, tous les pléonasmes, dont le latin se sert pour lier entre elles les différentes parties du discours (pronom relatif, «vero», «quidem», «insuper», «etiam», «quoque», «ergo», «praeterea» etc.). J'ai compté jusqu'à 66 «et» («and»), en tête de phrase, ajoutés par lui, grâce à *Z*, au texte du Vénitien. Sa chasse est naturellement abondante quand le traducteur, presque toujours littéral, se permet

de préciser, d'accentuer, d'amplifier, d'exprimer de quelque manière ses réactions [22] personnelles. Que dire quand le traducteur, d'ordinaire très exact, tombe par exception, dans des maladresses, dans de vraies fautes de traduction? Ce sont autant d'enrichissements pour le texte de Moule.

[63] L'édition de Moule a eu beaucoup de succès. On cria aux quatre vents que c'était «le dernier mot sur la question», qu'on avait enfin, grâce à elle, «pour la première fois un *Marco Polo* complet, qui répondait aux exigences les plus strictes de l'érudition contemporaine». On proclama joyeusement qu'on s'était beaucoup rapproché, grâce à elle, de l'original perdu.

[64] Ce succès s'explique. L'ouvrage bénéficiait d'une présentation somptueuse et d'un patronage important. Son prestige était à l'avance assuré par l'annonce que l'édition serait bientôt complétée par un volume de *Notes* d'un orientaliste fameux: le nom de cet illustre collaborateur figurait déjà, avec celui de Moule, au frontispice des deux premiers volumes. [65] Par l'abondance de ses *italiques* et de ses renvois, par la lourdeur même de sa structure, l'œuvre devait donner l'impression, à un public insuffisamment initié, de la rigueur scientifique la plus consommée. Le lecteur commun ne pouvait pas ne pas être impressionné très favorablement par le respect pointilleux que Moule affiche pour toutes les sources dont il se sert, comme si elles étaient des textes sacrés. Mais c'est surtout grâce à un petit, déplorable malentendu que le travail de Moule eut un accueil exceptionnellement chaleureux.

[66] La rédaction que j'ai appelée Z et sur laquelle mon édition avait fixé la première l'attention des marcopolistes n'était représentée, quand je la découvris, que par le ms. Y 160 P.S. de la Bibliothèque Ambrosienne. Ce manuscrit n'était qu'une copie assez récente (1795) d'un manuscrit beaucoup plus ancien qui avait appartenu au cardinal Zelada (d'où le sigle Z par lequel je l'ai baptisé) et qui aurait dû se trouver dans la bibliothèque du Chapitre de la Cathédrale de Tolède où les livres de ce cardinal sont actuellement conservés. Comme le manuscrit de Zelada n'était pas mentionné dans le *Catalogue* imprimé de cette librairie et comme mes tentatives, par lettre, pour avoir, des directeurs de la bibliothèque, quelque renseignement étaient restées vaines, j'avais renoncé à l'idée d'aller faire une recherche sur place, d'autant plus que la copie ambrosienne, certainement très fidèle, pouvait très bien tenir lieu du manuscrit zéladien égaré. Sur sa fidélité en effet on ne pouvait avoir aucun doute. Elle faisait partie d'un petit *corpus* de copies de textes marcopoliens qu'avait réuni, vers 1795, un professeur de l'Athénée de Padoue, l'abbé Joseph Toaldo, en vue d'une nouvelle édition du livre de Marco. Elle était pourvue, individuellement, d'une déclaration de Toaldo qui en garantissait l'exactitude. J'avais, d'autre part, confronté pour mon compte avec leurs [23] modèles respectifs les autres copies du *corpus* et je les avais trouvées toutes d'une exactitude absolue. Or, après mon édition, grâce à l'intérêt que Z avait déjà

suscité, le manuscrit zéladien fut retrouvé et Moule put en publier une nouvelle transcription. (C'est le second volume de son édition). La publication de Moule montra que la copie milanaise n'était pas un faux, comme quelqu'un avait soupçonné, et que j'avais bien fait d'avoir en elle pleine confiance. Elle confirma jusqu'aux conjectures par lesquelles j'avais çà et là, par pure intuition, corrigé les rares *lapsus* du copiste padouan. Autour de ce Z de Tolède, pompeusement honoré dans l'édition de Moule par un volume spécial, le tapage fut incroyable. Des comptes rendus phantastiquement élogieux répandirent parmi le public l'impression que Z venait d'être découvert pour la première fois. On crut que Moule utilisait le premier un texte dont mon édition n'avait pu encore se servir. Il n'y eut aucun critique assez loyal, ou assez au courant des études marcopoliennes, pour avertir qu'il s'agissait d'un texte connu depuis dix ans, dont les parties utiles, celles qui en faisaient la valeur, avaient déjà été publiée par moi dans mon édition de 1928 et intégrées par moi, dans deux éditions *minores*, au texte de Marco (édition anglaise chez Routledge, 1931; édition italienne chez Treves, 1932).

[67] Lorsque l'édition de Moule parut, je ne me suis pas soustrait au devoir de dire sur elle mon opinion. J'en donnai, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, un court compte rendu qui était, tout en restant d'une modération chevaleresque, une dénonciation assez claire de ce qu'il y avait en elle de dangereux. J'écrivais (1939): «Moule a bourré son texte-base d'une infinité d'éléments qui ne peuvent d'aucune façon être considérés comme poliens. Il les a, il est vrai, distingués par des caractères italiques, mais ils ne cessent pas pour cela de constituer un danger. L'édition de Moule est d'une présentation si imposante, elle a des prétentions si ostensiblement scientifiques, et il est d'autre part si rare qu'il y ait chez le lecteur la mentalité critique particulière et la documentation toute spéciale qu'exige une vérification personnelle, qu'il faut craindre que n'entrent de nouveau en circulation des absurdités pseudo-poliennes fâcheuses et que ne finissent par en souffrir, même dans le concept des savants, Marco Polo et son ouvrage». L'édition toute récente du livre de Marco par Louis Hambis est venue, hélas!, me donner raison. Elle est venue prouver pratiquement combien l'édition de Moule peut encore être néfaste et combien restent opérantes les raisons par lesquelles je viens d'expliquer l'engouement pour elle d'une [24] trop grande partie du public. Il est profondément triste d'entendre ce nouvel éditeur, un savant, répéter, lui aussi, comme un nouvelliste quelconque, que l'édition de Moule a marqué un progrès sur la mienne parce que Moule «a tenu compte de l'apport nouveau que constituait le manuscrit de Tolède!» Il est plus triste encore que, voulant donner, en langue française, un nouveau *Marco Polo*, «aussi proche de l'original qu'on peut y prétendre», il se soit contenté de traduire, ou de faire traduire, en français la traduction anglaise de Moule. Je dis «plus triste», parce que d'attribuer à A.C. Moule la première utilisation de Z,

cela ne tire pas, au fond, à conséquence. Ce n'est qu'une lourde méprise, comme on en fait tous les jours dans les champs les plus scientifiques, et une injustice involontaire envers celui qui écrit ces lignes. Mais d'accepter, sans contrôle, le *Marco Polo* d'A.C. Moule, comme s'il était le vrai Marco Polo, le Marco Polo *intégral*, cela n'est pas seulement une grave méprise au point de vue scientifique, mais une injustice impardonnable envers Marco Polo! Il est de toute évidence que la première chose qu'il faut faire pour retrouver le vrai Marco c'est justement de le débarrasser des guenilles dans lesquelles Moule l'a enveloppé. Dans mon compte rendu de la traduction anglaise de Moule, j'exprimais déjà mon grand étonnement que le traducteur eût pu «ne pas éprouver lui-même du dégoût pour les *polpettoni* informes où aboutissait son bourrage». Mon étonnement n'est pas moindre aujourd'hui devant la traduction française que le professeur Hambis vient de publier. Comment a-t-il pu supporter sans dégoût tant d'affreux salmigondis? Comment a-t-il pu accorder tant de confiance à un texte qu'il reconnaît lui-même «parfois alourdi» et qu'il a dû, en certains cas, lui-même élaguer? Comment a-t-il pu ne pas remarquer que dans les pages du livre de Marco que Moule n'a pu gâcher par son remplissage, Marco Polo nous apparaît comme un esprit d'une solidité remarquable et comme un écrivain fort digne d'estime; dans les pages par contre que Moule a pu farcir il nous apparaît comme un esprit au-dessous du commun et comme un barbouilleur des plus vils?

[68] Voilà, dans ses grandes lignes, l'historique de notre question.

[69] Il fallait absolument le tracer, et le tracer aussi clairement, aussi crûment, que je l'ai fait, pour que rien d'ambigu ne subsiste dans les solutions que j'adopte pour cette nouvelle édition.

[70] Je crois qu'on peut tirer de ce qu'on a fait jusqu'ici deux leçons essentielles.

[71] Il faut se garder de confondre, dans le cas de Marco Polo, *édition documentaire* et *édition* tout court. Une édition documentaire de Marco Polo peut n'être que le recueil objectif de tous les matériaux pouvant [25] servir à l'édition proprement dite. Elle peut accueillir, avec les matériaux indubitablement marcopoliens, des matériaux dont la provenance marcopolienne n'est que probable ou possible. Les différents matériaux y peuvent figurer dans leur langue originale et dans l'état dans lequel ils nous sont parvenus. Certaines questions y peuvent être laissées en suspens. C'est une édition *documentaire*, ou si vous aimez mieux préparatoire, que mon édition de 1928. L'édition proprement dite, l'édition véritable, est autre chose. Elle doit nous donner, non les morceaux qui subsistent de l'œuvre perdue, mais cette œuvre même, recomposée. Elle doit nous restituer le *livre*, c'est-à-dire quelque chose d'organisé, de cohérent, d'unitaire. Elle doit d'abord, naturellement, être unifiée au point de vue de la langue. Mais cela ne suffit pas. Il ne suffit pas d'unifier la forme, il faut aussi unifier

la substance. Il faut, en d'autres termes, avant tout, que la personnalité de l'auteur soit respectée autant que possible, et il n'y a pour cela qu'un moyen: n'accueillir que des choses marcopoliennes sûres, exclure ce qui est problématique. (On finit, sans cette prudence, par attribuer à Marco, comme fait Moule, toutes les expressions fanatiques du frère dominicain Pipino et toutes les inepties d'un faible d'esprit tel que l'auteur de *VB*!).

[72] Il faut, en second lieu, que l'œuvre reprenne, si elle les a, toute sa portée humaine et sa valeur artistique, et il n'y a pour cela qu'un moyen: éviter le plus possible que rien d'étranger ne trouble les impressions que l'œuvre peut donner spontanément à un lecteur qui soit réellement et seulement un lecteur. Autant dire que l'œuvre doit reprendre son autonomie, sa pureté. Rien ne doit donner l'impression qu'elle est faite pour un public spécial, pour des savants, pour des philologues. S'il est des difficultés, des contradictions, l'éditeur doit avoir le courage de les éliminer en les résolvant et en les conciliant à l'avance. [73] Où la loupe du paléographe et du philologue n'arrive pas, peut arriver la sensibilité, littéraire et humaine, du critique. Ce sont des tentatives d'*édition* - d'une édition ainsi conçue - que mon édition italienne parue à Milan chez Treves et son pendant anglais paru à Londres chez Routledge, dans la collection *The Broadway Travellers*.

[74] La seconde leçon qu'on doit tirer de ce qu'on a fait jusqu'ici n'est pas, à mon sens, moins impérative.

[75] On a été jusqu'ici trop large, trop humblement respectueux envers les textes marcopoliens. J'ai moi-même à mon passif des indulgences coupables, surtout dans mon édition de 1928. [26] J'ai eu le tort, moi aussi, de me laisser un peu aveugler par le préjugé de *l'inédit*, par cette sorte d'attachement inconscient qu'on a pour les textes qu'on a soi-même découverts, par la vieille illusion qu'on peut et qu'on doit être, dans notre travail d'éditeurs, d'un positivisme absolu. Il m'a fallu un peu de temps, à moi aussi, pour me faire à l'idée que l'édition moderne d'un texte médiéval tel que celui de Marco Polo ne peut être après tout qu'une restauration et qu'il y a dans toute restauration une part d'arbitraire. Je suis à présent convaincu qu'on sert mal la cause de Marco et de la vérité par cette révérence passive qu'on a cru jusqu'ici obligatoire. Il faut être plus décidé, plus énergique, dans le choix des matériaux et dans la manière de s'en servir. Il faut être plus libre. J'entends la liberté d'*exclure* et de *corriger*: d'exclure et de corriger, non seulement en hommage au bon sens et aux lois de la logique formelle, mais conformément à la logique tout court, qui est aussi celle de l'art et de la vie. Il faut oser. Notre seule donnée sûre est une abstraction subjective: l'idée que nous nous sommes formée de Marco. Il faut que notre texte de Marco soit d'accord avec elle. (Cela vaut aussi, au fond, pour les éditeurs du genre de Moule. S'il attribue à Marco des morceaux de *VB*, c'est sans doute parce qu'il croit possible que Marco ait été, au point de vue mental, un pauvre homme!)

[76] Quant au choix des matériaux, il n'y a que trois rédactions sur lesquelles on puisse fonder un texte sûr (aussi sûr, bien entendu, qu'on peut le prétendre aujourd'hui): *F*, base principale; *Z* (pour tous les chapitres ou paragraphes entiers de chapitre qu'il possède seul ou qu'il est le seul, avec *R*, à posséder); *R* (pour tout ce qu'il a de complémentaire à *Z* dans les chapitres ou paragraphes de chapitres qu'eux seuls possèdent et pour quelques chapitres qu'il possède seul). On n'ôte rien d'important à Marco si l'on se restreint à ces trois sources. On ne peut en théorie, quant au contenu, refuser des détails qui peuvent nous être offerts par des manuscrits de la branche *B* autres que *Z* et *R* (en tant que représentant du fameux manuscrit «très ancien»), mais il est très imprudent de faire état des nouveautés isolées qu'on peut rencontrer dans les manuscrits de la branche *A* autres que le manuscrit fr. 1116.

[77] Quant à l'emploi des matériaux, une fois le choix fait, c'est encore une prétendue abstraction qui doit nous guider: le texte même que nous devons rétablir. C'est à ce texte idéal que nous devons surtout rester fidèles, non aux copies misérables qui nous le font entrevoir et où il est, matériellement, corrompu et mutilé. Quelle que soit l'importance des trois sources que je viens d'indiquer, aucune d'elles n'est exempte d'imperfections, parfois graves: il faut avoir le courage de les corriger. Elles ne concordent pas toujours entre elles: [27] il faut avoir le courage de prendre position. Quelquefois elles concordent par le fonds et pas par la forme: il faut choisir. Elles sont parfois complémentaires, mais elles ne se prêtent pas à une simple juxtaposition: il faut le fondre ensemble, ce qui n'est pas toujours aisé. L'unification au point de vue de la langue soulève elle aussi, pour son compte, des difficultés. Certains mots, certaines locutions sont intraduisibles, quelquefois incompréhensibles: il faut les traduire quand même, il faut que tout ait un sens.

[78] L'unification linguistique ne peut pas être exclusivement linguistique au sens matériel du mot: pour un ouvrage tel que celui de Marco, *langue* est aussi synonyme de *style*. Cela ne crée pas de complications quant à *F* et à *Z*. Il suffit presque toujours, avec eux, d'être un traducteur littéral. On est sûr de conserver, par la simple littéralité, le son de voix, le ton de Marco. Mais il n'en est pas de même pour *R*. Une traduction littérale de Ramusio jurerait fâcheusement avec *F* et *Z*. Il faut le récrire.

[79] Par les deux éditions *minores* dont j'ai parlé, publiées par moi en 1931 et 1932, j'ai déjà voulu donner un exemple de ce que je viens d'appeler l'*édition véritable*. Elles ont déjà voulu être le *Marco Polo* recomposé dont j'ai tâché de donner une idée dans les lignes qui précèdent. Mais beaucoup de mes idées se sont depuis lors modifiées. L'état des études marcopoliennes n'est plus, d'autre part, pour moi tout au moins, le même.

[80] Il était urgent, alors, de prouver concrètement que l'œuvre de Marco, dont j'avais rassemblé, dans mon édition documentaire de 1928, les divers éléments, pouvait être recomposée d'une façon organique. Il



était urgent de monstrier qu'elle devenait, à la récrire dans une langue unitaire, un livre véritable, ayant sa propre beauté. Pour obtenir plus sûrement l'effet d'ensemble auquel j'aspirais – qu'on regardât enfin l'œuvre de Marco *sub specie pulchri* – j'ai alors sacrifié presque totalement toute justification critique. Je me suis dit qu'il y avait pour plus ample informé ma grande édition préparatoire.

[81] C'est fut, alors déjà, une erreur.

[82] J'aurais dû, déjà alors, munir mes deux éditions des justifications critiques nécessaires. [83] Qui lit une nouvelle édition de Marco Polo à le droit, et si je ne me trompe le désir, de connaître l'effort critique d'où la nouvelle édition est sortie, le désir, en d'autres mots, de savoir à quoi s'en tenir quant à l'authenticité du livre qu'il lit. Il est juste qu'il trouve tout de suite, en quelque note explicite et directe, de quoi satisfaire les curiosités légitimes qu'éveille en lui la lecture, au fur et à mesure qu'elles s'éveillent en lui. D'autant plus que les livres supplémentaires auxquels il devrait recourir peuvent ne pas être pour lui faciles à trouver. (Mon édition de 1928, par exemple, est depuis longtemps une rareté).

[84] Je suis de plus en plus convaincu qu'une édition de Marco ne peut pas se [28] passer d'un commentaire critique convenable. Il faut que le lecteur, *tout lecteur*, soit mis à même de contrôler directement, pour tout passage du livre, la solidité du texte adopté, et de mesurer la quantité d'arbitraire, ou pour mieux dire de subjectif, qui a pu se mêler au travail du restaurateur.

[85] Je me suis, de plus, convaincu que, pour Marco, la justification critique ne suffit pas. Il faut absolument qu'une édition moderne de Marco Polo, si l'on veut qu'elle ne soit pas qu'une vaine apparence, aux frontières seulement de la culture vivante, soit accompagnée d'un commentaire au sens le plus ample du mot. Il ne suffit pas que des notes précises indiquent pour chaque chapitre, pour chaque passage, les sources dont on s'est servi pour l'établissement du texte, les corrections éventuelles qu'on leur a apportées, les erreurs particulièrement graves et tenaces qu'on a éventuellement éliminées... Il est absolument nécessaire qu'elle fournisse au lecteur tout ce qu'il faut d'éclaircissements et d'informations pour que le vieux livre reprenne sa juste portée au point de vue géographique et historique, sa juste valeur au point de vue littéraire et humain, qu'il reprenne, en un mot, toute sa *vie*.

[29] [86] Je me suis convaincu d'une chose beaucoup plus importante, à savoir que *texte* et *commentaire*, dans le cas de Marco, ne peuvent constituer qu'un seul tout.

[87] C'est là, peut-être, une vérité qui peut valoir, de façon générale, pour toute édition critique d'un vieux texte. Dans le cas spécial de Marco, elle me semble de toute évidence.

[88] Je n'entends pas simplement ré-affirmer, par ce que je dis, la vérité beaucoup plus modeste et banale dont se sont déjà rendu compte les meil-

leurs marcopolistes, ceux à qui nous devons les éditions les plus sérieuses qu'on a données de Marco Polo jusqu'ici.

[89] Ils étaient d'avis que le commentaire devait être le seul but, ou tout au moins le but principal, d'une édition de Marco. Et ils entendaient par commentaire, presque uniquement, le contrôle de son contenu géographique et historique.

[90] On comprend aisément l'étroitesse de leur vision. Des brumes qui voilaient le récit de Marco, il était naturel qu'on pensât d'abord à dissiper les plus lourdes. Le monde que Marco décrit est, hélas!, une suite de pays sans contours, ou aux contours extrêmement imprécis. Les *merveilles* qu'il rapporte appartiennent à un passé lointain, presque totalement ignoré des occidentaux et des lecteurs modernes. Ce qui pressait le plus c'était de donner un nom exact à la plupart des régions que le livre fait défiler devant nous, un anthroponyme exact aux personnages qu'il mentionne, une date exacte aux faits qu'il évoque.

[91] Mais, dans le livre de Marco, il n'y a pas que les problèmes pouvant intéresser le géographe et l'historien. Tout y est, au fond, problématique.

[92] Il est, bien entendu, des pages de Marco qui semblent n'avoir besoin d'aucun guide pour être comprises et goûtées. (C'est pourquoi on est arrivé à l'usage absurde de faire du livre de Marco un des livres-cadeaux pour la jeunesse!) Il est des pages aussi, dans n'importe quelle édition, quelque graves qu'aient été les avanies que le texte a essuyées, où l'on sent, vaguement, la présence d'une personnalité. Mais le plus important nous échappe. [93] Aucun moyen d'arriver à une solution certaine quant aux deux problèmes essentiels: la vraie physionomie du grand voyageur et la vraie nature de son ouvrage. Nous avons, pour tout fondement à cet effet, l'œuvre seule de Marco. Une œuvre - faut-il le répéter? - qui reste malgré tout énigmatique, dont il existe une foule de recensions différentes, qu'il faut de toute façon, si l'on a tant soit peu de conscience, *recomposer*. Je viens de reconnaître, en passant, l'importance fondamentale qu'a nécessairement, pour l'intelligence exacte des détails, la conception générale, touchant Marco et son ouvrage, qui nous semble sortir spontanément de la lecture du texte. Mais peut-on parler de spontanéité s'il s'agit, comme c'est mon cas, comme ce doit être désormais [30] le cas de toute édition scientifique, d'un texte qu'on a déjà marqué, préalablement, de sa propre empreinte en le choisissant, en le *recomposant*? On tourne dans un cercle vicieux. C'est triste, mais il faut en prendre son parti. [94] Qu'on me laisse répéter ce que j'ai déjà dit: *il faut oser*. Ce qui reste malgré tout d'aléatoire, de purement subjectif, dans nos tentatives ne doit pas nous décourager. On ne peut pas pour cela abandonner notre Marco et le laisser livré sans défense aux sévices des Moule! Nos conjectures, nos impressions, ont chance, après tout, d'être la vérité, de le redevenir pour tout le monde si l'état de nos connaissances, pour ce qui est des documents marcopoliens, s'améliore. Rien ne m'oblige, quant à moi, de considérer comme d'avance

illusoire l'*impression* qui constitue, dans mon long travail, mon plus grand soutien, à savoir que, par mon travail, je peux redonner à Marco Polo et à son livre, non seulement toute leur *vérité*, mais toute leur *noblesse*.

[95] Quoi qu'il en soit, ce qui importe surtout pour le moment, c'est qu'une édition de Marco Polo soit *sincère*. Elle ne doit pas cacher ce qui fait à la fois sa faiblesse et son mérite: d'être, d'un bout à l'autre, le résultat d'une collaboration, d'une symbiose: avec Marco Polo, le philologue passionné d'aujourd'hui qui a patiemment, pieusement, reconstitué son ouvrage. Il n'y a, pour cela, qu'un moyen: cette forme extrême de ponctuation et de soulignement qu'est une interprétation systématique et intégrale. Autant dire un commentaire dont les limites matérielles et la profondeur ne soient fixées que par les exigences intrinsèques de l'œuvre même.

[96] Je suis, naturellement, on ne peut plus favorable à un type d'édition où le texte de Marco ait sa place à lui, matériellement autonome: dans un volume à lui, si l'édition est faite en plusieurs volumes. Il est bon, si l'on veut tout faire tenir dans un seul volume, que le texte y figure seul, sans aucun contour, sans notes en bas de page. Rien que les paroles du texte. Ce peut être là une façon aussi de lui redonner un peu de sa pureté, de sa beauté première.

[97] Mais il faut, de toute façon, que le commentaire suive. Un commentaire, cela va sans dire, présenté de façon à constituer un *accompagnement* et un accompagnement *continu*.

